

De l'amour

Michel Leclerc, *Poèmes de l'infime amour*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1997, 82 p.

Éric Roberge, *Trafiqueurs de nuit*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 64 p.

Simone Gélinas-Murray, *Les tableaux ne sont pas ce qu'ils montrent*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 80 p.

France Mongeau, *La danse de Julia*, Laval, Trois, 1996, 112 p.

Jocelyne Felx

Number 87, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40176ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (1997). Review of [De l'amour / Michel Leclerc, *Poèmes de l'infime amour*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1997, 82 p. / Éric Roberge, *Trafiqueurs de nuit*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 64 p. / Simone Gélinas-Murray, *Les tableaux ne sont pas ce qu'ils montrent*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 80 p. / France Mongeau, *La danse de Julia*, Laval, Trois, 1996, 112 p.] *Lettres québécoises*, (87), 41–42.

Michel Leclerc, *Poèmes de l'infime amour*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1997, 82 p., 12 \$.
 Éric Roberge, *Trafiqueurs de nuit*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 64 p., 10 \$.
 Simone Gélinas-Murray, *Les tableaux ne sont pas ce qu'ils montrent*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 80 p., 10 \$.
 France Mongeau, *La danse de Julia*, Laval, Trois, 1996, 112 p., 14,95 \$.



POÉSIE
 Jocelyne Fels

De l'amour

Et si la fidélité amoureuse représentait
 le plus profond non-conformisme.

DE LA FOLIE LA PLUS SOBRE ET LA PLUS QUOTIDIENNE aux ruses éphémères de la passion, à l'évidence, l'amour a servi à tisser les poèmes de la cuvée printanière. Ce thème, Michel Leclerc l'explore avec un bonheur infini. Chez Éric Roberge, le métier de soldat colore brutalement les métaphores de l'expérimentation amoureuse. Simone Gélinas-Murray, quant à elle, démaquille avec finesse l'amour tandis que France Mongeau le lie à une histoire de famille.

L'amour qui sauve

Dans *Poèmes de l'infime amour* de Michel Leclerc, nous saluons la redécouverte d'un ancien trésor poétique, l'amour dans la pureté des métaphores éternelles : l'oiseau, la main, la lumière et l'eau. Rares sont les créateurs qui affichent un tel parti pris de tradition pour le bonheur amoureux. Si le lyrisme est le développement d'une exclamation, ce recueil est conforme à la définition. Pourtant, ici, plus que la sémantique du lieu commun, c'est le « toujours » de la relation (fil plus ténu qu'une ligne idéale) proposant l'exploration et l'approfondissement de la notion de couple qui nous interpelle. Dans ce beau recueil, là où le poète chante, il n'oublie pas de penser aussi l'amour. Certes, la voix portée au ton le plus pur, sinon le plus haut, se tient dans la luminosité presque jubilatoire de la jouissance amoureuse, mais héritière d'Éluard là où images, mots et rythmes s'accordent pour suggérer l'évidence intérieure d'un paradis tranquille et sûr ; elle évolue du thème de la présence charnelle, aux premières pages, à celui de la pérennité de l'amour, aux dernières. Forte d'un triomphe indiscutable, mais aussi ponctuel et particulier, l'imagination amoureuse va donc asseoir sa constance au fil d'une écriture superbe sans qu'on ne puisse la convaincre d'erreur. Même le thème de l'absence qui apparaît çà et là se rapproche des dimensions de l'unité.

Par ailleurs, si l'amour célébré par Leclerc supplée à la misère du monde, des relations avec l'eau, la lumière et le végétal reflètent l'amoureuse sans lui faire jamais obstacle. D'ailleurs, la femme, au centre du recueil, n'est pas seulement un *alter ego*, elle est ce que l'homme n'est pas. Au détour de plusieurs vers, l'amour s'enrichit donc de cet accroissement de faim et de promesses autour de l'énigme féminine. Au demeurant, la joie générale qui consiste à vivre et à s'aviser que le monde existe et qu'on en fait part est engendrée par l'amour, seule garantie contre la mort : « Je mourrais d'apprendre que tu n'existes pas. » (p. 68) Ainsi, dans les deux suites du recueil, « Poèmes de l'infime amour » (comme le titre) et « Chaque jour la nuit se jette dans ses bras », l'amour, d'une petiteesse paradoxalement grandiose, réconcilie l'humain et le monde en remettant au bien tout ce qui vient du mal et

du malheur. Il n'y a pas seulement retournement du néant en « exister » comme disent les philosophes, mais valeur salvatrice de l'amour.

L'inspiration de Leclerc est ample. À cet égard, les deux suites se mirent l'une dans l'autre (comme le couple) et le vers long actualise encore cette régularité où, plus que la cristallisation d'un instant autour d'une image, le poème s'affiche comme durée et fidélité au thème et au rythme. Les mouvements successifs sont marqués, voire scandés, par les pronoms « tu », « je » et, plus rarement, « nous ». Ainsi développée dans la veine lyrique ou élégiaque, biblique aussi, cette poésie délaisse efficacement le fragmentaire. Le vers court sur la page comme une langue naturelle au bord de la prose, et l'oreille se prête à cet idiome enchanteur où rien, pourtant, ne se dissout en facilité.

L'amoureux au fusil

Trafiqueurs de nuit du jeune poète trifluvien Éric Roberge porte la marque de son expérience militaire dans les blindés. Ce recueil a remporté le prix Gérard-Godin de la Ville de Trois-Rivières. La poésie de Roberge, qui amalgame diverses sources d'inspiration dont Sade et les surréalistes, fait nidifier l'amour dans des alentours qui vacillent. De poème en poème, les mots, telles des armes, se ramifient dans des régions sensibles, voire sensuelles et faunesques. Parmi une pléthore de motifs qui se déploient à l'aventure, je retiens ceux du rocher, de la caryatide, de l'Orient et de l'Occident, du désert et du Grand Nord qui témoignent du thème de l'espace au centre d'une démarche. Dans ces poèmes de l'excitation corporelle, l'hétérogénéité, qui doit nous perdre en chemin pour mieux nous retrouver, nous introduit au cœur de la jouissance et de la mort. Si le rythme allitératif branche le sujet sur le procès pulsionnel inconscient, des liaisons à l'infini appellent, par ailleurs, la mystification toujours en puissance dans le prestige du langage et de l'imaginaire. Mais, ultimement, pour Roberge, l'amoureuse, au bout du chemin, est la seule échappatoire à l'existence fugitive, la seule manifestation vraie de la folie de vivre.

La poésie de Roberge se rapproche de l'idéal baroque de Tony Tremblay et Mario Cholette, poètes de *Gaz Moutarde*. Ces poètes d'une révolte saine quoique désordonnée ont l'immense mérite d'être aujourd'hui une protestation contre une poésie peu inventive. Le mouvement connaît un cours souterrain non négligeable. Toutefois, la tendance surréaliste de Roberge, cette double contamination du rêve par la réalité et de la réalité par le rêve, le distingue du groupe. Les obsessions, le désir, la puissance de l'hallucination, loin de renchérir sur l'attitude de déri-



sion et de provocation, adoptent un « comportement lyrique » qui ne sacrifie pas le poème à l'anarchie. Il est révolutionnaire sur le terrain de la poésie par les moyens propres à celle-ci. Sa volonté de vaincre l'indifférence, de rendre les sensations retentissantes, de trafiquer les mots, la nuit (les raisons de la nuit ne sont pas celles du jour ; on s'y élance dans une totale jouissance de sombrer) provoque mille et une dérives du côté de l'imaginaire. En écho à un stéréotype symbolique convenu, l'instinct de guerre et l'érotisme sont ici fondamentalement liés, et reflètent, ô combien, l'angoisse et la fureur de vivre du jeune âge.

Qu'il y ait là une certaine systématisation de la méthode, une rhétorique militaire complaisante et des lourdeurs syntaxiques manifestes, ces scories n'empêchent pas une espèce de mystère de s'exprimer. Beaucoup plus que l'habileté de l'imposture, une grâce spéciale nous rejoint dans plusieurs poèmes. Roberge profère d'ailleurs sa langue avec une conviction irréprochable.

Amour d'enfer

La poète shawiganaise Simone Gélinas-Murray utilise une langue qui oscille entre la comédie et la tragédie. J'aime, chez elle, qu'un frisson d'hier nous parcourt en certains vers, tandis qu'en d'autres, nous capte cette saisie du monde d'aujourd'hui où elle excelle à mettre en saillie le ridicule et le grotesque. Dans son recueil *Les tableaux ne sont pas ce qu'ils montrent*, la poète de 80 ans passés restitue la juste part du sens et du son dans la limite d'un mot ou d'une image. Manifestement, la

poésie de ce cinquième recueil étire la forte et poignante réalité dans une économie de moyen dont le « la » est indissociable du trait d'esprit. Dans des vers brefs et pleins, à travers des sujets impitoyables tels Sarajevo, mère Teresa, le suicide, la violence, l'adultère ou la vieillesse, elle ouvre nos plaies et nos hontes avec lucidité, souplesse et humour. Ainsi, chaque tableau ou poème confond nos duperies, nos fausses routes, nos victoires paradoxales, nos trahisons de société, et nous éloigne du confort intellectuel. Une intelligence caustique et vive, dont l'irrévérence fait penser parfois à Prévert, marque plusieurs poèmes de ce recueil ; en d'autres, par contre, quelques mots où tout est dit rappellent Emily Dickinson. Et puis, çà et là, à la manière de Marie Noël, le style devient fil tendu d'un cœur fragile et tendre au-dessus de l'inquiétude, et les mots, de petits ponts de perfection comme dans le poème « Jet de vie ». Mais le plus souvent, telle la vieille dame d'Auxerre à la voix gamine et rieuse, Murray crâne pour « camoufler les feux / de [s]es harpes intérieures » (p. 38). Toujours, la plume, partagée entre la légèreté du papillon et la rigueur du scalpel, procure un véritable plaisir esthétique. En somme, ici, la poésie est rituel sacré, manière de purification. Or, Valéry ne disait-il pas : « Que me fait un art dont l'exercice ne me transforme pas ! »

Amour de famille

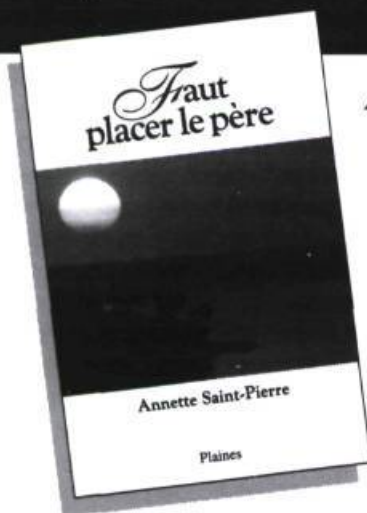
La danse de Julia de France Mongeau est le roman-poème de l'amour entre le frère et la sœur, de ces deux-là pour le grand-père, et de la sœur pour sa création. Cette prose sans début ni fin s'entoure de mystère loin de toute courbe tourmentée ou baroque. Ce texte tout simple, doucement sonore, un pianissimo clair et harmonieux qui atteint une certaine puissance avec les moyens les plus économes, se joue dans le climat magique de la création à travers des gestes banals. Ici, la douce plénitude de la main au toucher impondérable prépare le repas et façonne, tout à la fois, l'éternité des saisons. Elle danse cette main sur la sculpture comme jadis la petite fille pour le grand-père, amant imaginaire des jumeaux. Et il semble, au fil des pages, qu'elle a aussi des frissons, cette main, qu'un mort devrait comprendre. Aussi métal, pierre, bois, étoffe, fleur et brindille deviennent-ils, à la fin du livre, la sculpture des étés de l'enfance en compagnie du grand-père :

*Avant de partir, elle devait courir derrière
le grand-père pour suivre ses pas d'homme
inépuisable. Elle ne savait pas comment être
dans cet amour ni comment être
dans l'amitié de la terre. (p. 85)*

France Mongeau, dans ce livre de caresses et de tendresse, fait de chaque signe une expression. Le paysage, la maison, le vent, à travers la sculpture en train de se faire, conduisent à une conception quasi mystique de la nature. Les éléments, les êtres communiquent, se différencient à peine, chaque chose appartenant à la gémellité de Julia et du frère et à la création qui opèrent la mutation des choses distinctes en un tout où, ultimement, comme le passé et le présent, la mort et la vie s'associent. Les pensées les plus indivisibles sont rendues au degré de fusion nécessaire. Ultimement, l'exprimé est enveloppé dans l'expression comme le germe dans le fruit, comme le monde dans la sensibilité de l'artiste. Cette écriture en marge des modes et qui évite l'éclat sait émouvoir en rendant énigmatique un univers tout simple.



France Mongeau



Annette Saint-Pierre

Trop indépendant pour finir sa vie dans un foyer, Louis Vanasse qui a vu s'envoler ses rêves n'en demeure pas moins un personnage attachant.

ISBN 2-921353-31-8
250 pages, 16,95 \$

Plaines

